

# Les Canadiens visitent Dieppe

Les Fusiliers Mont-Royal vont voir le lieu où l'on tenta le célèbre débarquement

(Rédigé pour la Presse canadienne par Maurice Desjardins, à Dieppe, France, le 18 septembre, P. C., retardée) — Les rues de Dieppe étaient remplies de Fusiliers Mont-Royal l'autre jour. C'était un jour libre dans le syllabus du bataillon et tout le monde décida naturellement de visiter la ville où les Fusiliers s'étaient battus deux ans auparavant.

Ainsi sur un sentier menant au chalet de golf sur la falaise qui domine Pourville inondée, j'ai rencontré le sergent Rosaire Lepage, de Chénéville, et le soldat Marc Saint-Denis, de Weedon, Québec, qui regardaient avec des yeux ronds les ruines de la villa du boxeur Georges Carpentier. La villa fut démolie il y a six mois par les Allemands pour faire place à un des innombrables blockhaus qui défendent les falaises.

Une enquête m'a révélé qu'après Dieppe les Allemands s'étaient mis résolument à l'ouvrage et avaient hérissé la région de Dieppe de formidables défenses. Il est sûr que si nos forces avaient tenté un débarquement à Dieppe après 1943, elles auraient été vouées à l'extermination. Car aujourd'hui, j'ai vu des centaines d'énormes casemates et d'emplacements de gros canons aux bureaux braqués sur les plages. Un officier m'a déclaré: "Notre coup de main aura, eu l'avantage de faire travailler les Allemands comme des forcenés ici et porter moins d'attention aux plages du Calvados où nous sommes débarqués le 6 juin".

Sur la rue d'Ecosse, je vois le capitaine Louis Dugas, de Montréal, un ancien du Régiment de la Chaudière, qui est maintenant adjoint au commandant de la place de Dieppe, le major R.-H. Perry, de St. Catharines, Ont. Il m'apprend que le grand problème à Dieppe n'est pas celui du ravitaillement mais celui du logement des civils et des troupes. Les Dieppois ne sont pas trop malheureux, ajoute-t-il, car ils ont maintenant l'eau, le téléphone, l'électricité.

Plus tard dans la journée, j'ai traversé la forêt d'Arques, au sud de Dieppe, jonchée de munitions abandonnées par les Allemands et quelques kilomètres plus loin, dans un petit café de Faucaumont, j'ai rencontré trois caporaux: Jean Gagnon, de Tadoussac; Lucien Hamel, d'Asbestos, Qué., et Paul Savoie, de Carleton, comté de Bonaventure, Qué.

Ces trois "Canayens" n'étaient pas trop à plaindre. Ils étaient attablés devant un menu qui comportait une omelette, de riches tranches d'agneau, des haricots verts et des pointes de tartes aux pommes, le tout accompagné d'un grand plat de salade vinaigrée et d'un petit pot de crème fraîche. Sans oublier le cidre, naturellement.

"Je suis chez moi en France" déclare Gagnon, qui est natif de Caen qu'il quitta à l'âge de 17 ans pour suivre ses parents au Canada. A Caen, où il habitait la rue Saint Pierre maintenant en ruines, il rencontra récemment un cousin, Paul Gagnon, commis dans une épicerie.

Les trois caporaux, tout en faisant honneur à leurs mets délicieux, rouspétaient contre la vitesse de la fuite des Allemands vers le Reich. "Ca va trop vite pour mon plaisir, disait Hamel. Depuis Falaise, je n'ai pas tiré un seul coup de fusil".